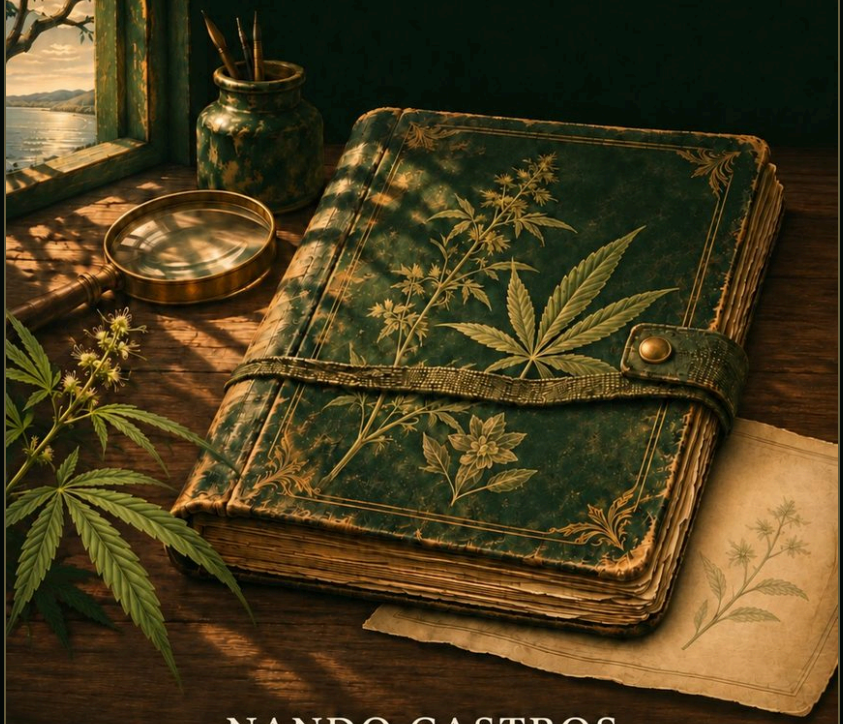
Green Veil

I

L'HÉRITAGE CACHÉ

LA SAGA DE CHAD



NANDO CASTROS

EXTRAIT GRATUIT OFFICIEL · PROLOGUE + CHAPITRES 1 & 2

GREEN VEIL · SAGA ACHEVÉE EN SIX LIVRES

Green Veil — Livre I

L'Héritage caché

NANDO CASTROS

Extrait officiel gratuit de Green Veil — Livre I : L'Héritage caché, incluant le Prologue, le Chapitre 1 et le Chapitre 2 intégraux.

Tous droits réservés © Nando Castros / Grow-X Co. Tecnologias Ltda.

Site officiel et alerte prioritaire de parution : https://greenveil-zeta.vercel.app/?lang=fr#pedido

Prologue — La clé à l'intérieur

L'eau avait déjà atteint les œufs lorsque la femelle revint.

Elle descendit à quatre pattes la berge inclinée. Ses pattes arrière, plus puissantes, soutenaient le poids de son corps tandis que celles de devant cherchaient un appui ; sa longue queue se levait derrière elle pour compenser la pente. Sa peau aux petites écailles frôlait les branches, y laissant un éclat humide. C'était un dinosaure au dos massif, à la tête étroite par rapport au corps, dont le museau s'élargissait à l'avant en un bord rigide. Lorsqu'elle abaissa cette tête entre les feuilles, elle trouva le nid en partie défait. La rivière en avait emporté un morceau du bord. Là où son corps avait tassé feuilles et terre, le courant avait laissé une surface lisse, brune, sur laquelle de petits insectes cherchaient un appui. La femelle approcha le museau. L'œuf le plus proche tourna sous la pression de l'eau et en heurta un autre avec un bruit sec.

Au-dessus de la vallée, des nuages bas se déchiraient entre les cimes. Il avait plu toute la nuit. Des arbres montait l'odeur des choses que l'humidité avait ouvertes : écorces fendues, fruits éclatés, bois ramolli au cœur duquel d'autres corps travaillaient. La rivière, auparavant divisée en chenaux par des bancs de sable, occupait maintenant tout le passage. Elle emportait des branches, des feuilles, des animaux morts. Plus loin, un tronc coincé entre deux pierres déviait l'eau et faisait monter une écume couleur de boue.

La femelle repoussa l'œuf vers le centre du nid.

Sur les hauteurs, la crue continuait de monter. La femelle s'affairait au bord de cette berge familière, guidée par la chaleur restée dans le creux et par le contact de son museau avec les œufs. Avec son museau,

elle rapporta des matériaux secs d'un endroit plus élevé. L'eau franchit la barrière avant qu'elle ait terminé. La femelle remonta, arracha de nouveau des feuilles. Un bruit lointain lui fit relever la tête, mais il cessa, et elle se remit au travail.

Sous les racines dénudées d'un arbre, un petit mammifère recula au fond du terrier. Le plafond était humide. Il chercha de son corps l'endroit le moins froid, heurta les autres, enfouit le museau dans le pelage de l'un d'eux. La terre lui renvoyait des vibrations trop amples pour qu'il puisse les distinguer. Dehors, la femelle bougea encore ; une pierre dévala la berge et boucha en partie l'entrée.

Soixante-six millions d'années séparaient ce matin-là des hommes qui tenteraient de le reconstituer.

La berge serait défaite, ses couches déplacées, le cours même de la rivière effacé sous des paysages successifs. La femelle poussa un autre œuf contre le premier.

La lumière changea tandis que la femelle cherchait d'autres feuilles.

Ce fut d'abord une clarté au-dessus des nuages, loin du soleil. Puis les ombres des arbres se déplacèrent dans une direction que le vent n'expliquait pas. L'animal s'immobilisa. Sa gueule tenait encore une branche ; des gouttes pendaient aux feuilles. Autour de la vallée, d'autres corps interrompirent ce qu'ils faisaient. Une nuée s'envola des cimes et se dispersa sans garder sa formation.

Ce qui traversait le ciel venait de très loin.

Dans le froid qui précédait cette atmosphère, la comète n'avait semblé qu'un corps de plus en mouvement, de la matière suivant sa trajectoire parmi d'autres matières. Mais son parcours jusqu'à la Terre avait été choisi. Des êtres pour lesquels cette distance n'était pas un obstacle avaient envoyé avec elle quelque chose qui survivrait à la disparition de presque tout ce qui l'entourait.

La Graine.

En elle voyageaient deux héritages que les humains appelleraient ADAM et ÈVE. Y voyageaient aussi les possibles d'une plante qui traverserait leurs champs, leurs maisons et leurs corps. Le cannabis. Aucun de ces mots n'existait sur la Terre où la lumière venait de tomber.

La raison était restée auprès de ceux qui avaient choisi la trajectoire.

La femelle lâcha la branche.

La clarté atteignit le fond de la vallée, pénétra sous les cimes, révéla un instant chaque nervure des feuilles tournées vers le ciel. Le petit mammifère se serra contre les autres. À l'entrée du terrier, la pierre tremblait. La première violence vint par le sol ; la suivante rencontra les arbres et ploya leurs parties les plus hautes. La rivière bondit contre la berge. La femelle abaissa son corps sur le creux.

Puis l'eau passa là où avait été le nid.

Pendant longtemps, la lumière ne revint plus de la même façon.

Des feuilles séchèrent avant de s'ouvrir. Des animaux parcoururent des distances qu'ils n'avaient pas eu besoin de parcourir auparavant et trouvèrent, au bout, le même manque. De grands corps tombèrent en des lieux où aucun autre ne put tirer parti de toute leur chair. De petites vies résistèrent dans les fissures, sous terre, dans le bois mort. La faim s'étendit jusqu'aux endroits autrefois les plus abondants. Dans les clairières ouvertes par les arbres morts, le froid atteignait le sol au fil de nuits toujours plus longues.

Le terrier de la berge disparut lui aussi.

Ailleurs, sous une autre racine, un animal trouva un abri suffisant pour traverser une nuit. À l'aube, il ressortit chercher de la nourriture.

La Graine demeurait. Entre son arrivée et les premiers humains s'écouleraient des millions d'années, traversées de changements trop infimes pour être observés au cours d'une vie. Des lignées entières

s'éteindraient avant que ces possibles trouvent, dans d'autres corps, les conditions pour se poursuivre.

L'eau ouvrit d'autres chemins. Des pierres à nu devinrent du sol. Des forêts grandirent là où il n'y avait pas eu d'ombre et reculèrent là où le froid s'attardait. La mer recouvrit des terres et en délaissa d'autres. Dans ce qui persistait, il y avait une parenté ; il y avait aussi des pertes qui ne seraient jamais réparées.

Bien plus tard, une femelle primate tendit la main vers un petit qui n'arrivait pas à atteindre la branche.

Il s'agrippait de toutes ses forces à ce qui allait se rompre. Elle dut descendre plus bas qu'il ne semblait prudent, soutenant son propre poids dans une fourche étroite. Lorsqu'elle parvint à le toucher, le petit ne lâcha pas tout de suite son premier appui. Ses doigts restaient pris entre le besoin d'atteindre et la peur de tomber. La mère l'attira contre son ventre. La branche céda ensuite, heurtant les feuilles jusqu'au sol.

D'autres apprendraient à faire des choses en observant des mains. D'autres mettraient de la nourriture de côté, reviendraient chercher un blessé, travailleraient une pierre jusqu'à ce que son bord coupe. Certaines façons de travailler se perdaient ; d'autres parvenaient, transformées, entre les mains de ceux qui regardaient. La Terre connaîtrait encore bien des paysages avant que quelqu'un conserve une histoire en l'absence de celui qui l'avait vécue.

Près d'un feu, quelqu'un raconterait comment une personne morte avait trouvé un chemin. Ceux qui écoutaient demanderaient qu'on leur montre où. L'histoire se poursuivrait le lendemain matin, dans les pieds qui cherchaient le passage.

Et, parmi les plantes que ces mains connaîtraient, l'une gardait avec la Graine un lien qu'aucun usage quotidien n'épuisait.

Du cannabis, ils feraient de la fibre, ils en conserveraient les graines, apprendraient à reconnaître des odeurs différentes sous une même

apparence de feuille. Des récoltes entières passeraient entre les mains de personnes qui ne soupçonneraient jamais ce qu'elles portaient. Dans d'autres corps, dans des conditions que personne ne maîtrisait tout à fait, la rencontre avec la plante ouvrirait une profondeur difficile à supporter. Plus tard, en essayant de raconter ce qu'elles avaient ressenti, ces personnes découvriraient combien leur propre langue leur faisait défaut.

◆

La clé était du côté intérieur de la porte.

Elian la remarqua parce que Mara lui avait demandé s'il pouvait sortir. Il y avait donc une clé. Un anneau de fer, la dent usée, la tige appuyée contre le bois. Quiconque traversait le couloir pouvait la voir. Aucun verrou ne les séparait de la cour où le linge séchait, un après-midi de printemps, vers l'an mille trois cent vingt.

— Je peux, dit-il.

Mara attendit.

Elian alla jusqu'à la porte, l'ouvrit et laissa apparaître le couloir : un mur chaulé, une tache d'humidité près du sol, le banc où les visiteurs attendaient qu'on vienne les chercher. Au fond se trouvait une seconde porte, ouverte elle aussi. Une femme passa avec un panier et les salua.

— Tu vois ?

— Je t'ai demandé si tu pouvais sortir avec moi.

Il garda la main sur le loquet un instant de plus. Puis il referma la porte, sans tourner la clé.

Mara avait posé sur la table un paquet enveloppé de tissu. Elle avait apporté du pain et deux vêtements qu'elle avait terminés à la maison. Un bout de fil pendait encore à la manche du plus petit. Elian connaissait sa manière de couper le fil avec les dents quand elle ne trouvait pas la lame ; il l'imagina penchée près de la fenêtre, impatiente

envers elle-même, et ressentit une étrange nostalgie, celle d'une vie à laquelle il n'avait accès que par des visites.

— Je leur ai parlé, dit-il.

— Qu'ont-elles répondu ?

— Qu'elles allaient y réfléchir.

— Elles y ont réfléchi cet hiver.

— Le chemin était mauvais.

Mara regarda la bande de soleil sur le sol.

Il s'assit. La chaise était celle sur laquelle il avait appris à lire, même si l'on en avait remplacé l'assise et réparé le dossier. Pendant des années, cela lui avait paru une preuve de continuité. Maintenant, le souvenir de l'enfance s'accrochait au bois avec une force gênante.

La maison l'avait accueilli tout petit. Il n'avait pas manqué de nourriture. On avait pris soin de lui pendant ses fièvres, quelqu'un lui avait enseigné le nom des plantes, une autre personne avait passé des nuits à lui montrer comment comparer des écrits qui semblaient se contredire. Il y avait de l'affection en ce lieu. Elian se rappelait des doigts froids sur son front pendant une fièvre et la joie tapageuse de l'une des femmes lorsqu'il avait pu se lever. S'il qualifiait cette maison de prison, il lui faudrait ensuite entendre résonner ce mot qu'il aurait lui-même prononcé.

Mara ouvrit le paquet.

— Ma sœur va prendre la grande chambre. L'autre peut encore servir.

Elian toucha le pain, mais ne le prit pas.

— Tu as déjà décidé.

— J'ai décidé que je ne pouvais pas laisser ma vie attendre une réponse qui ne vient jamais. Pour nous deux, je suis venue te demander.

Il l'avait rencontrée au cours d'une tâche si ordinaire qu'il lui avait ensuite paru offensant d'y chercher un signe. Mara raccommodait des vêtements pour la maison. Un jour, elle avait manqué de place sur la table ; Elian avait déplacé un panier, renversé presque tout son contenu et entendu d'elle une remarque qui l'avait fait rire tandis qu'il essayait de ramasser ce qui tombait. Elle ne savait pas alors qu'il était quelqu'un sur qui l'on rédigeait des rapports. Lorsqu'elle l'avait appris, elle avait continué à s'agacer de sa tendance à abandonner les objets exactement là où les autres avaient besoin de travailler.

À la visite suivante, il essaya de laisser la table libre. Mara entra, regarda la surface vide et lui demanda où il avait caché ce qui se trouvait dessus.

— J'ai rangé.

Elle ouvrit le coffre près du mur. Le panier bascula, répandant par terre tout ce qu'il s'était donné la peine de ramasser.

Mara s'accroupit. Elian voulut l'aider et se cogna le front contre le bord de la table. Ils restèrent assis parmi les objets, riant à voix basse pour ne pas attirer quelqu'un du couloir. Lorsqu'elle posa les doigts à l'endroit du choc, il retint son souffle.

— Tu as encore mal ?

Il fit non de la tête, bien qu'il eût mal.

Mara se rapprocha. Le premier baiser fut maladroit parce qu'Elian essaya de se lever au même instant. Elle le retint par la manche et le ramena vers elle.

Pendant des jours, il trouva ensuite de petits objets qui avaient roulé sous les meubles. Il les gardait sur la table. En les voyant réunis, Mara savait d'où ils venaient.

Elian se mit à l'accompagner à travers la cour, puis jusqu'au chemin. Leurs conversations duraient de plus en plus longtemps. L'une des dépositaires les vit ensemble et lui demanda, ce soir-là, s'il était

heureux. Elian répondit que oui. Pendant quelque temps, il ne comprit pas que la question avait déjà rejoint une autre conversation, dans une autre pièce, à laquelle il ne participait pas.

Lorsqu'il proposa de vivre avec Mara, il fut convoqué dans la salle des registres.

On lui dit qu'il fallait penser à la sécurité de Mara. Puis à la sienne. Puis à ce qui pourrait arriver s'ils avaient des enfants. Elian demanda ce qu'ils savaient de ce qui arriverait. On lui répondit que c'était précisément parce qu'on ne le savait pas qu'il fallait attendre.

Mara avait cessé d'apporter un vêtement qu'elle avait commencé pour lui. Elle avait dit qu'elle n'avait plus de tissu. Elian ne lui avait pas demandé pourquoi elle n'en avait pas acheté d'autre.

La première fois que Mara lui avait demandé de lui raconter l'histoire, ils étaient dans la cour de derrière.

Elle séparait les fibres d'une tige déjà sèche, retirant un morceau qui avait échappé à la préparation. Le fil qu'elle avait utilisé pour la réparation était trop gros pour cette manche. Elian lui en avait proposé un autre. Mara en éprouva la résistance entre ses doigts et demanda d'où il venait.

Il désigna les plantes près du mur.

— Celui-ci vient d'une ancienne récolte.

— Je t'ai posé une question sur le fil. Tu as regardé comme si je t'avais demandé autre chose.

Elian s'accroupit à côté d'elle. Une feuille était collée à la terre mouillée. Sa pointe se recourbait au-dessus d'un petit trou, et il la retira pour laisser l'eau s'écouler.

— Ici, on dit que tout a commencé par une Graine.

Mara attendit la suite. Il avait l'habitude d'entendre ce mot dans des salles où personne n'avait besoin de demander pourquoi il prenait un

poids différent. Ailleurs, ce pouvait être simplement le début d'une histoire sur les champs.

Il raconta ce qu'on lui avait appris : une chose envoyée de très loin, sur le trajet d'un astre qui portait une queue de lumière. Une arrivée antérieure aux premiers hommes. La plante qu'ils connaissaient par leurs doigts, par sa fibre, par son odeur, gardait une part de ce qui était venu. Les gens avaient reçu une tâche de protection, mais pas l'histoire entière.

Mara chercha l'extrémité rompue du fil.

— Qui a vu ?

— Il n'y avait personne pour voir l'arrivée.

— Alors qui l'a racontée ?

Elian ouvrit la bouche et comprit qu'il avait sauté par-dessus un intervalle immense. Il y avait des histoires de rencontres, d'enseignements et de gens qui avaient conservé ce qu'ils avaient compris. Une personne l'avait répété à une autre ; dans la maison, on comparait des récits qui ne concordaient pas toujours. Enfant, il avait voulu savoir comment quelqu'un pouvait se souvenir d'une Terre sur laquelle il ne vivait pas encore. Il avait reçu une explication si longue qu'il se souvenait mieux de la fatigue que des mots.

— On m'a dit qu'il y avait eu un temps où ils nous parlaient, répondit-il.

— Ceux qui l'ont envoyée ?

— Je ne sais pas si c'étaient les mêmes.

Mara ne rit pas. Cela l'obligea à supporter sa réponse sans s'en défendre.

Il parla de l'éloignement. Ceux qui venaient avaient cessé de venir ; les humains continuaient avec ce qu'ils avaient appris et ce qu'ils avaient perdu. Aucune des dépositaires ne les avait connus. Pourtant,

lorsqu'elles discutaient de l'avenir d'Elian, elles parlaient parfois comme si la réponse pouvait arriver de l'extérieur et les dispenser de choisir.

Mara leva la fibre.

— Et on me donne ça pour raccommoder une manche.

— Tu trouves que c'est peu ?

— Je trouve que la manche doit durer.

Elle passa le fil à travers le tissu. Elian vit la peau près de l'ongle se rétracter sous la pression. La plante était dans ce vêtement sans cesser d'être ce qu'on cherchait à comprendre dans les salles fermées. Il avait toujours entendu parler de ces deux choses à des occasions différentes.

— Ce n'est pas la Graine elle-même, dit-il en montrant le carré de plantes.

— Je ne l'ai pas pensé.

Il sourit, embarrassé.

— Parfois, j'ai besoin de me le rappeler.

Mara termina le point et lui donna la manche à essayer. Le tissu ne tirait pas. Elian plia le bras, satisfait ; puis il regarda de nouveau les plantes. Pendant des années, on lui avait parlé de préserver ce qui passait d'une vie à l'autre. Lorsqu'il posait des questions sur sa propre vie, on lui demandait de ne pas se presser.

Cet après-midi-là, il ne sut pas encore relier les deux choses. La question revint lorsqu'ils commencèrent à chercher une maison.

◆

— Je veux partir, dit-il à présent.

Mara lâcha le tissu qu'elle tenait.

— Alors viens à la réunion avec moi, dit Elian.

Elle inspira profondément. Cette proposition lui demandait d'entrer dans le lieu où l'on examinait la vie d'Elian comme si elle appartenait à la maison. Mais c'était aussi la première fois qu'il l'invitait à entendre la réponse entière.

— Je viendrai, dit-elle.

Les deux dépositaires les reçurent avant le repas de l'après-midi. L'une avait le genou raide et dut prendre appui sur la table pour se lever. Elian attendit qu'elle se réinstalle. Il avait appris à proposer son aide sans faire de sa douleur un sujet de conversation devant tout le monde.

Au mur, une latte de bois maintenait des feuilles volantes déployées. La pièce sentait le vieux papier et l'huile dont on avait graissé une charnière. Par la fenêtre entrait le bruit de quelqu'un qui balayait la cour. Rien ici ne semblait préparé pour prononcer une interdiction.

Elian remit sa demande écrite.

Il lui avait fallu deux nuits pour la terminer. Dans la première version, il avait expliqué de nouveau tout ce qu'il devait à la maison. Dans la seconde, il avait retiré la moitié de ces phrases, non parce qu'elles avaient cessé d'être vraies, mais parce qu'elles demandaient pardon pour quelque chose qu'il lui fallait encore apprendre à affirmer.

Il voulait habiter avec Mara. Il proposait de poursuivre une partie du travail ; il décrivait la maison, la distance, la façon dont ils subviendraient à leurs besoins. À la fin, il avait essayé de dire que la nourriture reçue depuis l'enfance ne pouvait pas devenir une dette pour toute la vie. Il avait réécrit ce passage tant de fois que la feuille s'était amincie sous les mots.

La dépositaire au genou douloureux lut jusqu'au bout et passa la feuille à l'autre.

— Tu sais pourquoi ta situation exige de la prudence, dit-elle.

Elian connaissait les mots : rare, intégration, héritage. Une fois, il avait entendu hybride de l'autre côté d'une porte. La dépositaire avait essayé de lui expliquer. Il se souvenait lui avoir demandé si cela passait avec l'âge.

— Je sais pourquoi vous me demandez d'être prudent.

L'autre dépositaire abaissa la demande.

— Cela peut toucher des personnes qui ne sont pas dans cette salle.

— Lesquelles ?

Elle commença à répondre en termes généraux. Elian l'interrompit, puis se tut, honteux de sa brusquerie. Mara ne le tira pas du silence.

— J'ai besoin de savoir de qui nous parlons, dit-il. Si quelqu'un est en danger à cause de moi, je dois pouvoir comprendre ce danger.

La dépositaire la plus âgée appuya ses doigts sur son genou.

— Tous les dangers n'ont pas un nom avant de survenir.

Elian regarda Mara. Elle gardait les mains sur ses genoux, d'une immobilité où il reconnaissait un effort.

— Et combien de temps dois-je attendre ?

Aucune ne répondit.

Une charrette passa dans la rue. Le bruit enfla, fit légèrement trembler la vitre mal fixée, s'éloigna. La femme qui balayait la cour en appela une autre pour l'aider avec quelque chose de lourd.

— Jusqu'à ce que nous soyons en mesure de protéger la vie que tu comptes mener, dit la dépositaire la plus âgée.

Mara se pencha en avant.

— La chambre existe. Le travail existe. Ma famille sait que nous voulons vivre ensemble. Ce qui manque, ce n'est pas une vie.

La femme la regarda avec une tristesse sincère.

— Tu ne connais pas tout ce qu'il porte en lui.

Mara rougit. Elian connaissait ce signe ; c'était l'instant qui précédait une réponse dont elle devrait ensuite supporter le poids.

— Je connais l'homme avec qui je veux vivre, dit-elle. Ce que je ne connais pas, je le lui demande.

La dépositaire commença à parler de descendance.

C'est alors qu'Elian retira sa main du bord de la table.

Mara lui avait dit, un après-midi, qu'elle préférait une maison où il y avait du bruit. Il lui avait demandé quel bruit. Elle l'avait regardé jusqu'à ce qu'il comprenne. Ils avaient ri des prénoms affreux qu'ils pourraient donner à un enfant, puis n'avaient plus rien trouvé à dire, gênés de leur audace. À présent, la femme devant eux parlait de cet avenir de la même voix dont elle s'enquérait des provisions pour l'hiver.

La dépositaire la plus âgée regarda de nouveau la demande.

— Ce n'est pas seulement une chambre que nous gardons, Elian.

Il reconnut l'histoire avant qu'elle commence. La Graine, la plante, ce qui avait traversé tant de corps pour parvenir jusqu'à ceux qui vivaient là. La femme parlait doucement, sans solennité. C'était elle qui lui avait montré comment retirer les parties pourries d'un jeune plant sans couper aussi les parties saines. Elian n'arrivait pas à l'écouter comme si ces soins n'avaient jamais existé.

Mara demanda :

— Ce que vous avez reçu à garder s'arrêtait-il à cette maison ?

La plus jeune releva le visage.

— Non.

— Alors il faut que cela continue aussi au-dehors.

— Tu parles d'une plante comme si c'était la même chose.

Mara regarda Elian. Elle ne s'attendait pas à ce qu'il laisse quelqu'un d'autre répondre pour son corps après l'avoir invitée à

entrer.

Il connaissait la différence. La plante pouvait être replantée, une partie d'une récolte pouvait mourir et il pouvait encore y en avoir une autre. Il n'existait pas d'autre Elian pour apporter à Mara la vie sans cesse différée de celui-ci. Mais c'était précisément pour cette raison que l'argument de la préservation ne lui semblait plus suffisant.

— Vous dites que les anciens se sont éloignés pour laisser les gens apprendre, dit-il. Que dois-je apprendre pour pouvoir partir ?

La femme la plus âgée passa la main sur son genou.

— Ils ont pu s'éloigner. C'est à nous qu'ils ont laissé le danger.

Cette réponse lui ôta la phrase suivante. Il ne pouvait pas promettre que l'histoire laissée aux humains était une chose simple. Il avait vu une peur véritable dans cette maison, des pertes que les femmes n'invoquaient pas seulement pour obtenir son obéissance. Mara était toujours à ses côtés. L'existence du danger ne décidait pas à sa place.

Elian revint au passage de la demande où il avait décrit le travail. S'il devait habiter près d'ici, c'était une condition dont il pouvait discuter. S'il y avait un chemin qu'il ne pouvait pas emprunter seul, il voulait savoir lequel. Il attendait une mesure qui lui permette de préparer le lendemain.

La plus jeune dépositaire suivit les lignes du doigt. Aucune ne suffit à changer la réponse de l'autre.

Il se leva.

— Je ne promettrai pas de ne jamais avoir d'enfants.

La plus jeune dépositaire plia la demande, mais la rouvrit aussitôt, comme si son geste avait été précipité.

— Nous ne te demandons pas cela.

— Vous me dites que je ne peux pas partir tant que vous ne saurez pas ce qui se passerait si j'en avais. Comment le saurez-vous ?

La femme regarda l’autre.

Elian attendit debout. La chaise derrière ses jambes semblait être celle sur laquelle il s’était assis enfant, quand on lui disait qu’on lui expliquerait ce sujet lorsqu’il serait grand.

La demande fut refusée.

Elles n’employèrent pas le mot refus avant que Mara demande quelle était, en fin de compte, la décision. Elles parlèrent de report. Elles parlèrent de prudence. Elles dirent que la maison ne pouvait pas assumer cette responsabilité. Mara demanda si elles pouvaient assumer la responsabilité de la vie qu’elles empêchaient.

La femme la plus âgée, épuisée, répondit que quelqu’un devait bien le faire.

Elian sortit, la feuille entre les mains.

Dans la cour, le soleil avait changé de mur. Quelqu'un ramassait le linge. Un apprenti reconnut Mara et lui demanda de regarder une couture qui s'était ouverte ; elle répondit qu'elle reviendrait un autre jour. Elian serra la feuille jusqu'à entendre le papier se froisser. L'apprenti regarda sa main et s'éloigna, gêné.

Près de la porte extérieure, Mara s'arrêta.

— Tu peux venir avec moi maintenant.

Elian regarda dehors. Il vit la rue, le coin d'ombre où l'eau coulait d'une gouttière, un homme portant des fagots sur l'épaule. Il n'y avait pas de soldats devant la maison.

Mais tout ce qui lui avait permis de vivre se trouvait là : la nourriture, le travail, l'accès aux personnes qui comprenaient ses expériences, les soins durant les jours où il n'arrivait pas à les expliquer. Hors de ces murs, il lui faudrait construire à la fois une vie et la capacité de la faire tenir. On avait appelé cela protection pendant

si longtemps que la dépendance était devenue difficile à distinguer de son propre corps.

— J'ai besoin de me préparer, dit-il.

Mara ferma les yeux un instant.

Quand elle les rouvrit, il n'y avait aucun mépris dans son regard. Cela fit plus mal encore.

— Prépare-toi, répondit-elle. Mais ne me demande pas d'appeler un choix ce qu'elles ont fait ici.

Elle lui toucha le visage. Elian appuya son front contre le sien, sentant l'odeur de la rue dans ses cheveux, un reste de soleil dans l'étoffe de son manteau. Puis Mara s'écarta. Elle marcha sans hâte jusqu'au coin de la rue et disparut avant qu'il ait pu former une autre phrase.

Ce soir-là, la plus jeune dépositaire relut la demande.

Le résumé destiné aux autres maisons indiquait seulement que le départ avait été différé pour des raisons de protection. La longue feuille conservait les conditions proposées par Elian, la question sur les dangers, le refus de promettre qu'il n'aurait jamais d'enfants. Dans le passage réécrit, un mot avait traversé le papier.

La femme ajouta une objection au bas de la transcription. Sa main hésita avant le premier mot. Elle aussi craignait ce qu'elle ne comprenait pas. Elle avait vu des personnes blessées après une exposition imprudente, des noms circuler plus vite que les corps ne pouvaient fuir. Quand elle fermait les yeux, elle voyait Mara attendre une réponse et Elian debout, ne sachant où mettre les mains.

Elle écrivit jusqu'à achever la phrase.

Le résumé partit le lendemain matin. L'objection resta dans la maison.

Dans sa chambre, Elian plia les vêtements que Mara lui avait apportés. Il les rangea avec les autres, ouvrit la porte et resta à regarder la clé du côté intérieur.

◆

L'après-midi de la visite, après avoir quitté Elian, Mara était rentrée chez sa sœur avant que l'ombre n'atteigne le seuil. La petite chambre était ouverte. On avait éloigné le coffre du mur, et la marque sur la chaux montrait l'endroit où le meuble était resté pendant des années. Sur le sol se trouvait un paquet de linge de lit qu'elle avait apporté le matin.

Sa sœur apparut, une bassine entre les mains. Elle regarda derrière Mara, puis le paquet que celle-ci portait encore.

— Il n'est pas venu ?

Mara posa le pain qui restait de la visite.

— Pas aujourd'hui.

Sa sœur ne demanda pas quand. Elle emporta la bassine dans la cuisine, et Mara lui sut gré, en silence, de ne pas avoir à défendre Elian avant même de comprendre ce qu'elle ressentait. Elle entra dans la chambre. La fenêtre coinçait sur le dernier empan ; elle tira dessus, le bois gémit et un peu de poussière tomba sur l'appui.

C'était là qu'ils comptaient mettre la table. Elian avait besoin de lumière pour les travaux minutieux. Il l'avait expliqué avec tant de soin que Mara s'était mise à mesurer la clarté lors de ses visites chez sa sœur : le matin, jusqu'à la pierre du sol, puis seulement sur le mur. Ce n'était pas une vie imaginée d'un seul coup. Elle s'était construite à partir de petites questions, de la hauteur d'une étagère, de l'endroit où laisser les chaussures mouillées, du prix qu'ils demanderaient pour une pièce réparée.

Elle déplia le linge de lit. Elle retrouva la couture qu'elle avait laissée inachevée et chercha l'aiguille piquée dans le bord. Un instant, elle pensa tout ranger. Puis elle tira le banc vers la lumière.

Quand sa sœur revint, Mara travaillait déjà.

— Tu veux que je garde la chambre ?

La question lui fit serrer l'étoffe. Elle ne pouvait pas réserver une vie entière et appeler cela de la patience. Elle ne voulait pas non plus répondre à la place d'Elian avec la même facilité que les femmes de la maison.

— Pour l'instant, dit-elle. Mais je vais lui parler.

— Encore ?

Mara acquiesça. Sa sœur approcha la bassine pour qu'elle se lave les mains avant de manger. Toutes deux avaient de la farine sur les doigts. Ce geste ordinaire la désarma ; alors seulement, elle comprit l'effort qu'il lui avait fallu pour ne pas pleurer devant les dépositaires.

À la maison, Elian descendit pour le repas. Sa place habituelle était toujours libre. On lui servit la portion qu'on lui connaissait, quelqu'un s'enquit du nouveau tissu, un jeune homme lui demanda de l'aider à comprendre une note. Il répondit au jeune homme. Il mangea. La gratitude n'avait pas disparu avec le refus et, pour cette raison, il ne parvenait pas à s'en servir pour mesurer ce qu'on lui avait fait.

Puis il porta son bol à la cuisine. La femme près de la bassine voulut le lui prendre des mains. Elian lui demanda de le laisser le laver. Surprise, elle céda et lui montra où se trouvait le torchon.

Il n'avait pas besoin d'apprendre à laver un bol. Il avait besoin de découvrir combien de choses il faisait parce qu'il les avait choisies et combien il n'avait pas appris à faire parce que quelqu'un le devançait toujours. Il resta là jusqu'au dernier ustensile. Quand il regagna sa chambre, la clé pendait toujours du côté intérieur.

Il s'assit devant la demande refusée. Au verso d'une autre feuille, il commença une liste : travail, nourriture, passage. À côté de passage, il écrivit le nom de Mara, s'arrêta et le barra. Elle n'était pas une disposition qu'il pouvait prendre de son propre chef. Il laissa l'espace vide pour lui poser la question.

Le couloir devenait silencieux. Elian travailla sans chercher à cacher la lumière qui passait sous la porte.

Chapitre 1 — La maison qui restait

Chad se réveilla, les doigts crispés sur le drap.

Il inspira et retrouva la chambre : la bande de clarté entre les rideaux, le tee-shirt tombé de la chaise, le ventilateur qui tournait au-dessus de lui. Son cœur continuait de s'emballer. Il desserra les doigts un à un. Il avait serré le tissu au point que l'ongle du pouce lui avait marqué la paume.

Il s'assit au bord du lit, les pieds nus cherchant le sol froid. Il resta ainsi jusqu'à pouvoir déglutir. Dehors, un oiseau répétait trois notes. À la troisième, toujours plus aiguë, Chad fermait les yeux.

Le vaporisateur était dans le tiroir de la table de chevet. Il le prit sans allumer la lumière. Il en connaissait le faible poids dans sa main, la rayure près du bouton ; certains matins, il le cherchait avant même de savoir l'heure qu'il était. Il entrouvrit la fenêtre et resta près d'elle, en tee-shirt et en slip, l'appareil entre les doigts.

Le goût du cannabis lui resta sur la langue. En bas, le jardin était encore mouillé. Une goutte pendait à la longue pointe d'une feuille et grossissait lentement, recueillant l'eau qui descendait le long de la nervure. Chad en suivit le trajet. Quand la goutte tomba, il sentit un mouvement très léger au creux de sa main.

Il regarda sa paume.

La marque de l'ongle était toujours là.

Il se tourna de nouveau vers la fenêtre. Un instant, la distance qui le séparait de la plante lui parut trop courte. Il eut l'impression qu'il lui suffirait de bouger les doigts pour sentir la feuille céder ; avec elle vint une envie absurde de rire, si déplacée dans cette chambre qu'il en eut

honte. Sous la joie, il y avait quelque chose d'autre, de profond et d'informe, qui lui serra la gorge.

Il retira sa main avant de se rendre compte qu'il l'avait tendue.

— Ça va, murmura-t-il.

Le volet claqua contre le chambranle. Il recula, se cogna le genou à la chaise, et le juron lui vint sans effort. Cette petite douleur l'aida à retrouver les limites de la chambre. Il posa l'appareil sur la table, ouvrit davantage le rideau.

La lumière atteignit la photographie près du lit.

Sandy riait. Le vent de Kyoto avait soulevé ses cheveux châtains, découvrant les mèches claires près de son front, et une mèche lui barrait la bouche. Sa mère tenait Michael par le bras comme si elle allait l'entraîner hors du cadre. Elle avait le visage étroit, des plis au coin des yeux et cette façon de pencher la tête que Chad connaissait bien : elle venait de dire quelque chose et attendait que l'autre en saisisse l'humour.

Michael essayait encore de garder son sérieux. Sur la photo, ses cheveux courts, sombres et grisonnants aux tempes, semblaient coiffés à la main. Le soleil soulignait son teint mat et la ligne forte de sa mâchoire. Il était plus large que Sandy, occupait presque la moitié de l'image, mais c'était elle qui décidait où ils allaient tous les deux. Une de ses mains recouvrait les doigts de sa femme sur son bras. Chad se souvenait de la taille de cette main enveloppant la sienne pour serrer une vis, et de la façon dont son père finissait toujours par lui confier l'outil avant que le travail soit terminé.

Il avait gardé cette photographie là parce que c'était l'une des rares où tous deux ne le regardaient pas.

Il prit le cadre. Son pouce laissa une trace sur le verre, à hauteur du manteau de Michael. Il y passa le bas de son tee-shirt pour l'essuyer, étala la graisse et renonça.

Il voulut demander ce que sa mère avait dit à cet instant-là.

Le photographe n'apparaissait pas. Lui-même était resté à la maison pendant ce voyage, absorbé par quelque affaire qui, à seize ans, avait rendu impossible de passer deux semaines avec ses parents. Il se souvenait encore de sa conviction. De l'affaire, non.

Il serra le cadre contre sa poitrine une seconde, l'angle dur contre son sternum, avant de le remettre sur la table.

Dans la salle de bains, il ouvrit le robinet et attendit que l'eau refroidisse. Il s'en aspergea le visage à pleines mains. Le choc lui fit poser les coudes sur le lavabo ; quelques gouttes coulèrent de sa barbe clairsemée jusqu'à la faïence. Il releva la tête.

Ses cheveux roux étaient aplatis d'un côté et dressés de l'autre. Il essaya de rabattre la mèche qui lui tombait sur le front. Elle revint presque à la même place. Sous ses sourcils eux aussi cuivrés, ses yeux clairs étaient rougis sur les bords. Sa barbe de quelques jours dessinait sur sa mâchoire une ombre irrégulière qu'il s'était déjà promis de raser la veille.

Vingt ans, pensa-t-il en regardant la marque de l'oreiller sur sa joue. Sandy y aurait passé le doigt pour la lisser, comme si sa peau était une chemise froissée. Puis elle aurait fait une remarque sur ses cheveux. Il aurait protesté.

Il s'essuya le visage, mais garda la serviette entre les mains.

Quand il revint dans la chambre, le téléphone vibrait sur le lit. Un message d'Irene lui demandait s'il avait lu la proposition de la fondation. En dessous, le calendrier indiquait 2009, et pendant un instant Chad dut refaire le calcul : trois ans depuis l'accident. Trois ans de messages qu'on lui envoyait à la place de Michael, de gens qui commençaient une phrase par le nom de Sandy et s'arrêtaient pour choisir le verbe.

Il écrivit à Irene qu'il lirait cela dans la matinée. Il n'envoya pas le message. Il allait promettre la même chose pour la troisième fois.

Il ouvrit l'ordinateur.

Parmi les notifications de la banque, les publicités et deux relances, il y avait un e-mail reçu à quatre heures deux. L'objet disait :

Une invitation du COM — retrouver un chemin

Chad passa sur l'objet, revint en arrière et ouvrit le message. Il ne connaissait pas le sigle.

Le texte tenait tout entier à l'écran.

Il est des moments où la vie perd sa direction et où même le repos n'apporte plus de soulagement. Au COM, nous croyons que cela peut être le début d'un appel : une occasion de reconstruire son quotidien, de trouver de la compagnie et de se remettre au service de quelque chose qui ait un sens. Si vous souhaitez découvrir notre travail, nous vous attendons demain à 10 heures.

Suivaient l'adresse d'une tour dans le centre de Florianópolis, le onzième étage et un nom abrégé : P. Adanson.

Le premier entretien est sans engagement. Si vous préférez une autre date, répondez à ce message.

Il relut. Le langage lui parut emprunté à une brochure, jusqu'à ce qu'il revienne au mot repos. L'appareil était toujours sur la table, près du cadre ; il le rangea dans le tiroir. Il sentait encore dans sa paume la marque qu'il s'était faite en serrant le drap.

Il écrivit : Qui êtes-vous ?

Avant d'envoyer, il ouvrit l'adresse de l'expéditeur. Il ne la reconnaissait pas. Il chercha le nom de famille parmi les anciens messages de son père, puis dans le navigateur. Des institutions, des conseils, des photographies de cérémonies apparurent. Adanson figurait dans de longues légendes, parmi d'autres personnes. Chad

agrandit une image jusqu'à ce que les visages se décomposent en carrés.

Il regarda de nouveau le lit.

Il devait y avoir des centaines de personnes à qui ces lignes auraient convenu. Pourtant, Chad revint à l'heure d'envoi : quatre heures deux. Il ne savait pas à quelle heure il avait commencé à rêver.

Il effaça la question sans l'envoyer.

Sur le site de l'immeuble, il trouva un numéro de téléphone. La femme qui répondit confirma l'adresse puis, après vérification, la visite à son nom le lendemain matin.

— Qui a pris rendez-vous ?

— Le bureau de monsieur Adanson.

— Je n'ai pris aucun rendez-vous.

La femme attendit.

Chad regarda le nom à l'écran.

— Laissez comme ça, dit-il.

En raccrochant, il s'aperçut qu'il s'était levé de sa chaise.

La voix de Joana monta de l'escalier.

— Chad ? Tu peux descendre ?

Il ne répondit pas tout de suite.

— Il s'est passé quelque chose ?

— Dans la cuisine, oui.

Il trouva des casseroles par terre et la porte du placard appuyée contre le mur. Joana était agenouillée sur une serviette, la manche de son chemisier retenue au-dessus du coude. C'était une femme au visage rond, aux cheveux sombres attachés bien haut, dont les yeux semblaient, à cette heure-là, s'être réveillés avant tout le reste de sa personne.

L'eau avait coulé à l'intérieur du meuble. Sur la table se trouvait le cahier de recettes de Sandy.

Chad le prit précipitamment.

— Doucement. Les pages sont collées.

La couverture céda sous ses doigts. Il l'ouvrit à la page dont l'encre avait laissé une ombre sur celle d'en face. Il reconnut l'écriture avant de parvenir à lire les mots.

Moins de sucre. Michael n'a rien remarqué.

Michael avait remarqué. Il se souvenait de la deuxième cuillerée, de la pause théâtrale de son père et de sa mère faisant semblant de chercher quelque chose dans un tiroir pour cacher son rire.

Chad essaya de séparer deux pages. Un petit morceau de papier se détacha.

— Merde.

Joana posa sa main sur la sienne.

— J'ai dit doucement.

Il lâcha la page. Il y avait de l'eau sous ses pieds. Il prit une serviette propre, l'étendit sur le plan de travail et y posa le cahier ouvert. Le geste exigea tant d'attention qu'il ne remarqua qu'ensuite le bol bleu à côté. La ligne de la réparation traversait le bord, fine et sombre.

— Il était là aussi, celui-là ?

— C'est lui que j'ai sorti en premier.

Sandy avait refusé de jeter le bol. Michael avait passé un après-midi à dire que cette colle ne tiendrait pas. Au premier dîner, il avait refusé le bol ; le soir suivant, le bol s'était retrouvé devant lui sans commentaire. Après cela, il s'en était servi chaque fois qu'il le pouvait.

— Merci, dit Chad.

Joana ramassa la serviette par terre.

— Davi vient voir ça à onze heures. Tu restes ?

— Je reste.

Elle attendit qu'il range son téléphone.

— Mange quelque chose avant.

— Tu parles comme si j'allais m'évanouir en allant au frigo.

— Ça glisse pour y aller. N'en rajoute pas.

Il eut un petit rire du nez. Il prit un petit pain et en garda la moitié à la main en montant le cahier. Il fit de la place sur la table de sa chambre, là où entrait le soleil, en écartant des papiers qu'il avait gardés faute d'avoir encore décidé s'ils étaient importants. Sur la table près du lit, Sandy et Michael souriaient hors de la photographie.

Il tourna l'ordinateur pour ne pas voir le message pendant qu'il étalait les pages.

◆

Davi arriva avec une boîte à outils qui lui cognait le genou à chaque pas. Il était maigre, avait les cheveux presque rasés et une coupure récente au menton. Chad le conduisit à la cuisine et s'excusa de ne pas savoir où couper l'eau de cette partie de la maison.

— Ton père savait, dit l'homme en continuant d'ouvrir sa boîte.

Chad attendit la suite. Il n'y avait pas de suite.

Pendant que Davi examinait le bois, il prit son téléphone. Le message d'Irene était toujours sans réponse. Il lui écrivit qu'il pouvait parler.

Elle appela presque aussitôt.

— Bonjour, dit-elle. Tu as lu ?

— Je suis encore en train de lire.

— Tu en es à quelle page ?

Chad laissa échapper un rire bref.

— C'est un examen ?

— C'est demain.

Irene administrait la fondation que ses parents avaient créée. Chad l'imagina, les lunettes au bout du nez, vérifiant un chiffre avant de s'autoriser à se fâcher contre lui. Au téléphone, il entendit un clavier, puis le bruit d'une porte qu'on fermait.

Il ouvrit le fichier qu'elle lui avait envoyé. C'était la proposition visant à regrouper les dossiers des potagers suivis par la fondation et à réduire les visites des équipes dans les quartiers. Il avait annoté le premier paragraphe d'une question et s'était arrêté là.

— On maintient les équipes sur le terrain, dit-il. Je prends la différence à ma charge.

— Et qui fera les visites ? L'équipe a demandé ce changement parce qu'elle n'arrive plus à couvrir les quartiers.

— On embauche davantage de monde.

— Peut-être. Mais tu dois écouter ceux qui vont s'en occuper. Il y a des gens épuisés, Chad. La réunion est demain à dix heures et demie.

Il regarda de nouveau la proposition. Il n'était pas encore arrivé à la page où figuraient les noms des membres de l'équipe.

Il regarda l'e-mail d'Adanson, ouvert dans l'autre fenêtre.

— Ce ne serait pas possible plus tôt ?

— Les autres sont disponibles à dix heures et demie. Toi aussi, quand tu as confirmé.

Dans la cuisine, Davi l'appela. Chad leur demanda à tous deux un instant, et aucun n'attendit en silence : il entendit Irene éloigner le téléphone pour répondre à quelqu'un, Davi mesurer le meuble à voix haute. Il resta entre l'ordinateur et la porte sans aller nulle part.

— Chad ? reprit Irene. Je ne peux pas défendre ta position si tu ne viens pas la soutenir.

Il fit défiler le document jusqu'à la photographie jointe au projet. Sandy apparaissait à côté de deux plates-bandes, montrant quelque chose hors du cadre. Il se souvint de la visite. Sa mère avait exigé des bancs parce que certaines personnes ne pouvaient pas s'asseoir par terre. Michael avait demandé qui avait réclamé les bancs, et elle avait répondu que personne n'avait besoin d'en faire la demande pour avoir mal au genou.

Chad pourrait raconter cela à la réunion. Il savait même où il mettrait les mains en parlant.

— Laisse-moi jusqu'à demain matin, demanda-t-il.

Irene expira.

— Jusqu'à neuf heures. Après, je maintiens l'ordre du jour tel quel.

Davi devait changer une pièce et reviendrait après-demain. Quand il demanda à quelle heure, Chad répondit n'importe quand. Joana, qui passait devant la porte, s'arrêta.

— L'après-midi, je ne peux pas rester.

Il se souvint du spectacle auquel elle voulait aller, de ses avertissements répétés.

— Le matin, rectifia-t-il. Je resterai le matin.

Joana reprit son chemin. Chad la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans la buanderie. Il eut envie de lui parler de l'e-mail. Au lieu de cela, il demanda à Davi combien coûterait la pièce.

◆

Il passa l'après-midi à alterner entre le dossier de la fondation et le nom d'Adanson. Sur les photographies de cérémonies, il avait retrouvé les mêmes personnes qui écrivaient régulièrement à Michael. Il n'y

avait vu son père sur aucune. Pourtant, en entrant dans le bureau, il alla consulter les dossiers de la famille avant de revenir à la proposition d'Irene.

Il chercha le nom dans les correspondances qu'il parvenait à ouvrir. Lorsque la recherche atteignit les documents de l'accident, il ne les écarta pas. Rien ne justifiait de rapprocher cette invitation du crash. Il avait seulement l'habitude d'aboutir là chaque fois qu'il essayait de comprendre ce qui avait changé dans sa vie. Le rapport commençait par la date, l'appareil et le lieu. Il connaissait l'ordre des titres, les sigles, les photographies qu'il évitait d'agrandir.

Il chercha le nom. Aucun résultat.

En 2006, à dix-sept ans, chaque mot qui ne lui rendait pas ses parents l'avait mis en colère. À présent, il parcourait ces mêmes pages à la recherche de quelque chose qui aurait pu lui échapper. Il revint deux fois au début. À la troisième, il ferma le fichier.

Sur l'étagère basse se trouvait une autre photographie, plus petite, dans un cadre en bois. Melly regardait quelqu'un hors champ, des mèches sombres échappant à sa coiffure. Sandy avait dit qu'elles étaient amies bien avant que l'une ou l'autre songe à avoir des enfants.

Chad avait grandi en sachant que cette femme l'avait mis au monde. Il savait aussi qu'elle était morte en couches. Petit, il avait demandé si c'était sa faute. Sandy l'avait pris sur ses genoux si vite qu'il avait laissé tomber le jouet qu'il tenait.

Il se souvenait mieux de la force de cette étreinte que de la réponse tout entière.

Pendant quelque temps, il avait essayé d'imaginer une voix pour Melly. Toutes finissaient par ressembler à celle de Sandy, et cela l'irritait. Puis il avait grandi, d'autres questions lui étaient venues, et il avait appris à en remettre certaines à plus tard. Sur la photographie, sa mère avait toujours à peu près l'âge qu'il avait maintenant.

Il prit le cadre, examina le bord usé par le pouce de quelqu'un et le remit à la même place.

Il revint à l'e-mail. Rien n'y parlait de Michael, de Sandy ou de Melly.

Le numéro de l'avocat de la famille était affiché sur son téléphone. Il lui suffisait d'appeler. Il s'imagina expliquant qu'il avait reçu une invitation d'une organisation inconnue et décidé de s'y rendre à l'heure de la réunion de sa propre fondation. Il entendait déjà la question suivante : qu'espérait-il y trouver ? Il n'avait encore aucune réponse qu'il puisse prononcer sans se sentir ridicule.

Il éteignit l'écran.

Avant de dîner, il envoya à Irene son objection à la réduction des visites. Il écrivit qu'ils devraient envisager de renforcer l'équipe, relut la phrase et comprit qu'il lui devait toujours la conversation qu'elle avait demandée. Il remit cela au lendemain matin.

Dans la cuisine, il mangea dans le bol bleu, debout près du plan de travail. Il écrivit l'adresse de la tour sur une feuille, ajouta l'étage et l'heure. Il la plia et la glissa dans une enveloppe pour Joana : s'il n'était pas rentré en fin d'après-midi, elle devait lui téléphoner ; s'il ne répondait pas, appeler le bureau de la famille.

Il posa l'enveloppe à côté du bol.

◆

Il dormit peu. Lorsqu'il se réveilla de nouveau, il laissa le tiroir fermé et alla directement prendre une douche. Il devait conduire.

À neuf heures six, Irene lui écrivit pour lui demander s'il ferait le test du son à dix heures vingt. Chad lut le message, une main sur la poignée de l'armoire. Les vêtements qu'il avait choisis pour aller à la tour étaient posés sur le lit.

Dans l'autre fenêtre, l'e-mail lui proposait toujours une autre date. Il suffisait de répondre. Chad alla jusqu'à écrire qu'il préférait la semaine suivante, puis resta à regarder ces mots.

La semaine suivante, il trouverait autre chose à régler d'abord. C'était ce qu'il se disait depuis des mois ; peut-être s'en servait-il maintenant parce qu'il ne voulait pas entrer dans une salle et expliquer une proposition qu'il avait à peine lue. La réunion de la fondation lui donnait du travail avant même de commencer. La tour pouvait encore être n'importe quoi.

Il effaça le brouillon.

Il l'appela.

— Je ne vais pas pouvoir.

Il y eut un bref silence.

— Il s'est passé quelque chose ?

— J'ai une affaire à régler.

— Quelle affaire ?

Il regarda le cahier de recettes ouvert au soleil.

— Personnelle.

Irene n'insista pas.

— Tu maintiens ton objection ?

S'il la maintenait, Irene devrait la défendre sans lui.

Il s'assit au bord du lit.

— Retire-la, dit-il. Tu peux poursuivre avec la proposition.

— Tu as compris que les visites ne seront plus régulières ?

— J'ai compris.

— Il faut que tu me l'envoies par écrit.

Il le fit. La confirmation d'Irene arriva avant qu'il ait fini de lacer ses baskets.

En descendant, il trouva Joana en train d'essuyer le plan de travail. Le bol était déjà lavé ; l'enveloppe se tenait debout contre lui.

— Tu en as pour longtemps ?

— Je ne sais pas.

— Tu as laissé une adresse.

— Par précaution.

Elle leva les yeux.

Chad faillit dire que tout allait bien. Il prit ses clés à la place.

— Demain, je reste avec Davi, rappela-t-il. Tu peux aller à ton spectacle.

— Je sais. Je l'ai noté.

Il ouvrit la bouche, puis la referma. Joana repassa le chiffon sur un endroit déjà sec.

Sur le seuil, Chad vérifia l'heure : neuf heures vingt. Le jardin gardait encore de l'humidité dans les zones d'ombre. Une feuille lui frôla l'avant-bras au passage, et il se retourna trop vite.

La plante continua d'osciller derrière lui.

Chapitre 2 — L'Invitation

Dans le tunnel, Chad éteignit la radio.

La voix continua une seconde après qu'il eut appuyé sur le bouton, perdue parmi les moteurs. Devant lui, les feux rouges d'un autobus teintaient le pare-brise. Il laissa plus de distance, appuya la tête contre le siège et attendit que la circulation reprenne. Il était parti de chez lui à neuf heures vingt. Il lui restait vingt-six minutes. Sur la carte, le tunnel Deputada Antonieta de Barros n'était qu'un trait ; à l'intérieur, toute la matinée tenait.

Le téléphone vibra sur le siège passager.

Ce n'était pas Adanson. Un message automatique lui rappelait l'essai de son de la fondation. Chad retourna l'appareil, écran contre le siège. Il avait déjà prévenu Irene. Sa chaise pouvait rester vide sans qu'on ait besoin de le chercher.

Il pensa à Joana, qui devrait décider quand ouvrir l'enveloppe. Il avait rédigé des consignes comme on prend une précaution raisonnable et lui avait laissé le soin de décider à quel moment y obéir. Il voulut l'appeler. Les voitures avancèrent ; il suivit l'autobus hors du tunnel.

La baie apparut entre les constructions, un morceau d'eau blanchâtre que le soleil empêchait encore de regarder vraiment. Chad connaissait ce trajet depuis la banquette arrière. Il savait à quel endroit Michael interrompait une conversation pour lui montrer quelque chose dans la rue et se rappelait l'impatience avec laquelle il lui demandait de finir ce qu'il disait. Ce matin-là, il manqua l'entrée du parking et dut faire le tour du pâté de maisons.

Un agent de sécurité vérifia son nom. La barrière se leva.

Dans le hall de la tour, une femme tenait un carton contre sa hanche tout en discutant au téléphone. Chad attendit derrière elle, écoutant la même phrase revenir sous des formes différentes : elle était là, les documents étaient là, le responsable devait descendre. Quand son tour arriva, il donna le nom de l'homme qu'il cherchait.

— Peter Adanson, compléta la réceptionniste.

Elle imprima un badge. La petite photographie l'avait saisi les lèvres entrouvertes, sur le point de poser une autre question.

— Onzième étage.

Chad rangea son portefeuille. Dans le miroir de l'ascenseur, il essaya d'effacer du pouce une marque près de son col. Ses cheveux avaient séché de travers. Il renonça avant d'arriver.

L'assistante le conduisit dans un couloir sans logos. Deux portes fermées, une salle de réunion vide, des plantes sous une bande de lumière. Chad compta les portes en chemin. Quand la femme ouvrit la dernière, l'homme près de la fenêtre se retourna si vite qu'un pan de sa veste s'écarta de son corps.

— Chad.

Le prénom resta seul un instant.

Peter avait les cheveux châtains argentés sur les côtés et un sillon profond de chaque côté de la bouche. Le premier bouton de sa chemise était ouvert. Il y avait chez lui une familiarité gênante, quelque chose que Chad reconnaissait presque quand son visage s'animait, puis perdait dès qu'il s'immobilisait.

L'homme lui tendit la main.

— C'est vous qui avez envoyé le mail ?

Peter retira sa main.

— Oui.

— Vous l'envoyez à qui, cette invitation ?

L'assistante sortit. Peter la suivit des yeux et attendit que la porte se referme.

— À des gens qui pourraient avoir envie de connaître notre travail. Le message présente le COM ; ce n'est pas une évaluation de votre personne.

— On dirait qu'il en sait beaucoup sur celui qui le reçoit.

— Il parle de choses que beaucoup traversent. La perte, l'absence de direction, les mauvaises nuits. Certains y voient un appel de Dieu. D'autres ont simplement besoin de quelqu'un à qui parler. Vous n'avez pas besoin d'accepter notre explication pour venir ici.

Chad examina son visage. La réponse diminuait l'importance du message, et il s'en sentit à la fois soulagé et un peu ridicule d'y avoir pensé toute la nuit.

— Alors vous ne savez pas pourquoi je suis venu.

Peter ne répondit pas tout de suite. Chad se tourna vers la porte, mais l'homme reprit :

— J'ai connu Michael. Et Sandy. J'ai de la correspondance concernant leur dernier voyage que vous n'avez pas reçue.

Chad ouvrit la porte. L'assistante leva les yeux de l'autre côté du couloir.

Il garda la main sur la poignée jusqu'à ce qu'elle se remette au travail. Puis il referma la porte et regarda de nouveau Peter.

— Si c'est encore une copie du rapport, je m'en vais.

L'homme prit une télécommande sur la table. La photographie d'un avion au sol apparut sur le mur, une passerelle contre sa porte. Chad connaissait les couleurs, la forme des hublots. Pendant les trois dernières années, l'avion n'avait existé pour lui qu'en photographies de métal tordu ; le voir entier lui donna un vertige qu'il dut cacher en posant la main sur une chaise.

— C'est ce jour-là ?

— Le dernier voyage. L'image vient d'un prestataire. Je vous donnerai la référence.

Chad s'approcha. Deux hommes se tenaient près du train d'atterrissage. Aucun ne regardait l'objectif. Il chercha Sandy dans l'ouverture de la porte jusqu'à ce que l'obscurité ne soit plus que de l'obscurité.

— Vous avez quelque chose sur le crash ?

Peter baissa la télécommande.

— Je n'ai aucune preuve d'une autre cause.

Le système de ventilation émit un claquement. Chad continua de regarder l'écran.

— Votre invitation parlait de reconstruire sa vie.

— Pas de vous rendre ce que vous avez perdu.

— Et vous me montrez ça comme ça ?

— J'aurais dû vous demander avant.

Il se retourna si vite que la chaise racla le sol.

— Éteignez.

Peter appuya sur le bouton. L'avion disparut, laissant le mur vaste et sombre.

Chad alla jusqu'à la console, prit un verre et se servit de l'eau. La carafe heurta deux fois le bord. Il but une gorgée, puis une autre. Derrière lui, il entendit Peter écarter une chaise de la table.

— Je pensais devoir commencer par ce que je peux vous remettre, dit l'homme.

— Vous auriez pu commencer par me demander ce que je voulais voir.

— Oui. Cette correspondance vous revient. Je peux préparer des copies, et vous les lirez quand vous voudrez.

— D'abord, dites-moi ce qu'il y a là-dedans.

Peter posa la télécommande sur la table. Chad attendit, le verre serré dans la main. La photographie l'avait atteint avant qu'il puisse choisir s'il voulait la voir ; à présent, le dossier était fermé devant eux. Il pouvait l'emporter. Il pouvait aussi poser ses questions ici, tant qu'il y avait quelqu'un pour répondre.

Il s'assit sur la chaise que l'homme avait écartée.

— Parlez-moi de leur vie.

Peter rapprocha le dossier et mit du temps à l'ouvrir. Chad vit le léger effort d'un doigt pour défaire l'attache.

La première feuille était un relevé de dépenses. Transport, entretien, matériel. La signature de Michael figurait au bas de la page ; au-dessus, il avait corrigé une date, puis avait dû la corriger de nouveau. Chad passa le pouce sur la marge.

— Il faisait toujours ça, murmura-t-il.

— Quoi ?

— Il essayait de corriger le chiffre et il l'abîmait encore plus.

Peter regarda la feuille comme s'il ne remarquait qu'à cet instant les deux tentatives.

— Je lui envoyais un autre exemplaire. Il se plaignait du gaspillage.

Un souvenir trop petit pour servir de preuve et assez juste pour faire mal.

La page suivante mentionnait un institut de l'environnement. Il y avait des lettres, deux comptes rendus de réunion et des photographies. Chad les étala lentement. Sandy apparaissait de profil, l'index levé devant une table pleine de tasses. Michael tenait ses lunettes à la main. Ils semblaient en pleine discussion, et ce fut un

soulagement absurde de les trouver tous les deux trop occupés pour sourire.

— Qu'est-ce qu'elle disait ?

Peter se pencha pour regarder.

— Qu'on avait apporté six chaises pour huit personnes.

Chad examina les bords de l'image. Une femme était debout, presque coupée par le cadrage.

— Évidemment.

— On nous avait demandé de commencer. Sandy n'a pas commencé.

Peter inclina la photographie par le coin pour supprimer le reflet. Chad rapprocha sa chaise ; un pied accrocha le tapis, et il dut la soulever pour arriver jusqu'à la table.

— Elle est restée debout ?

— Presque tout le monde. À cause d'elle. Moi, j'étais déjà assis.

Chad regarda le bord de l'image. On ne voyait qu'une partie d'une chaise, derrière Michael.

— Vous étiez où ?

Peter indiqua un point hors du papier.

— Ici. Je pensais qu'on pouvait commencer pendant qu'on apportait les autres chaises.

— Et elle ?

— Elle a demandé si les gens debout avaient besoin d'écouter.

Chad expira par le nez.

— Elle posait la question en connaissant la réponse.

— Et j'ai dit oui.

Peter sourit à la photographie. Chad avait le bout du doigt sur la tasse la plus proche de sa mère. Il le retira pour voir sa main entière.

— On nous a dit que ça prendrait une minute, poursuivit Peter. Votre père s'est mis à parler de n'importe quoi pour passer le temps. Elle le regardait.

— Jusqu'à ce qu'il s'arrête.

— Il ne s'est pas arrêté. Il lui a demandé d'enlever un fil sur sa manche. Un fil qui n'existait pas.

Chad leva les yeux.

Michael faisait ça à table quand Sandy se fâchait. Il montrait son épaule, attendait qu'elle s'approche et essayait d'embrasser la main venue retirer le petit fil. Parfois, il recevait une tape. Chad s'était tellement lassé de la scène qu'il avait appris à prévenir : Ça va mal finir, papa.

— Elle s'est laissé prendre ?

Peter secoua la tête, toujours souriant.

— Elle lui a dit d'aller aider à chercher les chaises.

Le rire de Chad éclata trop fort pour le bureau. Il s'arrêta, la bouche ouverte. Peter le regarda, et son sourire changea ; Chad baissa vite la tête pour revenir à la main de Sandy.

— À la maison, elle se laissait avoir.

— Ah oui ?

Il s'en voulut de l'avoir raconté. Peter attendait la suite, le visage entièrement tourné vers lui. Chad étendit une jambe sous la table et recula jusqu'à sentir le dossier.

— Elles sont arrivées toutes les deux, après ? demanda-t-il.

— D'abord une seule. Plus basse que les autres. Michael l'a essayée et ses genoux lui arrivaient presque ici.

Peter montra sa poitrine. Le geste détonnait avec la chemise bien repassée, la table sans marques.

— Il n'était pas si grand.

— Sur cette chaise-là, si.

Chad revint à la photo. Son père tenait ses lunettes, une branche ouverte sur le poignet. Il l'imagina sur le siège bas, se plaignant à Sandy comme si elle avait fabriqué le meuble.

— Elle riait ?

— Beaucoup. Mais tout bas. Michael lui a demandé s'il avait quelque chose sur le visage. Elle a dit qu'elle ne voyait que son front.

Chad posa la photographie sur la table. Il ouvrit la bouche et un autre rire en sortit, plus bref. Il passa la main sous son nez.

Peter gardait les yeux sur l'image. Une de ses mains s'était arrêtée sur le dossier. Seul le pouce bougeait, frottant l'attache.

Peter mit du temps à reprendre.

— Quand elles sont enfin arrivées, on avait déjà oublié la première question à l'ordre du jour. Michael a dit que ça devait être très important.

— Il disait ça de tout ce qu'il oubliait.

Peter hocha la tête et revint aux feuilles. Chad posa la main sur la première avant qu'il la retire.

— Attendez. Là, elle est encore debout.

— C'était avant.

— Et pourquoi mon père a enlevé ses lunettes ?

Peter approcha la photo de son visage.

— Je ne me souviens pas.

Chad voulait savoir si Michael venait de rire, si Sandy lui parlait à lui ou à la femme sur le bord.

— C'était peut-être quand…

Peter s'arrêta. Chad releva la tête, attendant.

— Je ne m'en souviens vraiment pas, dit l'homme.

Chad acquiesça. Il tenait la photo par les deux bords. Sur le visage de sa mère, un pli profond longeait le nez, une concentration qui, dans les photos de famille, ne durait en général que jusqu'au moment où elle remarquait l'appareil. Là, elle ne savait même pas. Il aurait pu passer la matinée à la regarder.

— Elle n'aimait pas qu'on lui tire sa chaise, dit-il sans quitter l'image des yeux. Mon père essayait de le faire au restaurant. Parfois, elle était déjà en train de s'asseoir.

Peter eut un rire bas qui se brisa à la fin.

— J'imagine très bien.

Chad regarda la fenêtre. De sa place, il voyait la jonction de deux immeubles et un morceau de ciel. À la maison, Sandy tirait la chaise du pied en portant son assiette. Le bois raclait, le repas manquait de glisser, il lui demandait d'attendre parce que l'émission était presque finie. La télévision n'était jamais aussi bien après qu'elle était allée manger seule.

— C'était une bonne journée ? demanda-t-il.

Peter tarda assez pour lui faire regretter la question.

— Oui. Après les chaises. Je crois qu'ils se sont tous les deux plus amusés que moi.

Le visage de Chad se crispa avant qu'il puisse choisir une expression. Il remit la photo sur la table. Peter continua de trier les papiers, mais avec moins de précision. Il laissa une feuille en recouvrir une autre, chercha une annexe qu'il avait devant lui.

— J'aurais voulu vous montrer ça plus tôt.

— Vous auriez pu l'envoyer par la poste.

Peter s'arrêta.

— Oui.

Chad prit une autre photographie.

Michael tenait un plateau dans une serre. Une manche était retroussée plus haut que l'autre. Le poids l'obligeait à écarter les coudes et il riait, les yeux presque fermés. Le côté du plateau était fendu. Chad approcha l'image de son visage.

— Qui l'a prise ?

— Je ne sais pas. La copie était avec les documents de la visite.

— Vous étiez là ?

— Pas ce matin-là.

Il regarda Peter, surpris de sa déception. Il voulait que quelqu'un complète ce qui se trouvait hors de la photographie.

L'homme ouvrit le dernier rabat du dossier et en sortit une carte où un nom était écrit à la main.

— Helga travaille à l'institut. Elle a travaillé avec votre père. Elle le sait peut-être.

Chad lut le nom, le numéro de téléphone, une adresse. Au-dessous figurait l'ancien numéro du projet. Pour la première fois depuis son arrivée, quelque chose que lui offrait Peter menait hors de cette pièce.

— Elle sait que vous m'avez fait venir ?

— Je ne lui ai pas parlé de vous.

Chad glissa la carte dans la poche de sa chemise.

— Je veux emporter la photo.

— Je l'ai mise de côté pour vous.

La réponse vint trop vite. Peter posa les doigts sur la marge, rapprochant la photographie de Chad, puis les retira avant que Chad ait besoin de le lui demander.

Chad ramena l'image de Sandy près de l'autre.

— Celle-là aussi.

Peter lâcha le dossier.

— Oui.

Un coin plié menaçait d'accrocher la photographie de la serre. Chad l'aplatit avec soin. Peter tendit la main, et il ramena les deux images près de son verre avant que les doigts de l'homme les atteignent.

— L'eau, dit Peter.

Une goutte descendait le long du verre. Chad l'écarta et disposa les photos sur l'espace sec. La manche de son père semblait frôler le bras de Sandy, bien qu'une bande blanche sépare les deux images.

Peter suivit le mouvement des yeux. Chad songea à lui demander une autre histoire. Il avait déjà la carte d'Helga, il emporterait ces photos ; pourtant, il rapprocha de nouveau sa chaise de la table.

Pendant un moment, ils restèrent tous les deux assis devant Michael qui riait.

Le téléphone du bureau sonna. Peter coupa la sonnerie. Dans le couloir, quelqu'un cherchait l'assistante, une voix qui traversait la vitre. Chad eut faim pour la première fois de la matinée.

— Quel est votre travail ?

Peter s'adossa à sa chaise. Il semblait plus à l'aise face à cette question.

— Un réseau de préservation et de recherche. Nous conservons des archives, des matériaux, des objets qu'on ne peut pas mettre en circulation n'importe comment. Certains projets sont publics. Vos parents ont participé à ceux que vous voyez ici.

— Et les autres ?

— Leur accès est restreint.

— Par vous ?

— Entre autres.

Chad rapprocha le relevé de dépenses. Son père avait payé des réparations, du transport et de l'équipement pour quelque chose qui ne se donnait même pas la peine d'avoir une plaque sur sa porte.

— Ça s'appelle comment ?

— Le Cercle de l'Ordre moral.

Il releva la tête.

— C'est sérieux ?

— Nous disons COM.

— Vous avez prononcé le nom à voix haute avant de vous décider ?

Peter passa la main sur sa bouche. Cette fois, un sourire s'amorça.

— C'est un nom ancien.

— Ça arrive, avec les mauvais noms.

Le sourire disparut quand Chad montra la signature.

— Ma fondation en fait partie ?

— Non. Michael finançait des travaux en dehors de celle-ci, et d'autres au moyen de partenariats. Votre fondation a un conseil, des équipes et une activité qui lui est propre. Ce qu'Irene administre, c'est ce qui figure dans les programmes.

— Vous connaissez Irene.

— Je l'ai connue en travaillant avec Michael.

Chad regarda le téléphone dans sa poche. Il voulait ouvrir la conversation, vérifier que cette femme se trouvait encore dans le monde où il l'avait laissée à neuf heures six.

— Mon père savait tout ?

Peter prit son temps.

— Pas tout ce que je sais. Il connaissait les projets auxquels il participait.

— Et il était d'accord ?

— Parfois. Votre père n'était pas très économe de ses mots quand il n'était pas d'accord.

— De son argent, si.

— Il retirait aussi ses financements.

La réponse dérangea la suite que Chad avait commencé à construire. Financement, secret, avion. Il revint à la photographie éteinte sur le mur.

Peter suivit son regard.

— Je n'ai rien qui transforme l'accident en punition, Chad.

— Je n'ai pas dit ça.

— Je sais.

Chad détesta qu'il l'ait compris. Peter avait introduit l'avion dans cette conversation ; à présent, tout semblait menaçant.

— Alors ne vous servez plus de l'avion.

— D'accord.

Les documents comprenaient des photographies de cultures. Chad distinguait des feuilles connues parmi des plantes qu'il n'aurait pas su nommer. Il vit un tissu vert sur une paillasse, des récipients étiquetés, des gants suspendus pour sécher.

— De l'herbe ?

— Le cannabis fait partie du travail.

— J'imagine que vous savez ça aussi, sur moi.

Peter ne fit pas semblant de ne pas comprendre.

— Je sais que vous en consommez.

Chad écarta la photographie.

— J'ai commencé après. Après eux.

— Je comprends.

— Ça ne vient pas de mon père.

— Je n'ai pas dit que ça venait de lui.

La retenue de l'homme l'irritait. Il aurait presque préféré une accusation contre laquelle se défendre. Peter alla jusqu'à la fenêtre et régla le store ; la bande de soleil qui coupait le visage de Chad se déplaça sur le sol.

Le soulagement vint avant le moindre remerciement. Il ne le remercia pas.

— Comment saviez-vous que la lumière me gênait ?

— Vous fermez l'œil gauche quand vous me regardez.

Chad s'aperçut qu'il le faisait encore. Il ouvrit les deux yeux.

Peter se rassit, cette fois sur la chaise à côté de la table, sans le meuble entier entre eux. Il ne se rapprocha pas davantage.

— Certains travaux peuvent aider à comprendre ce qui vous arrive. Je connais des gens qui prennent ça au sérieux.

— Mon médecin le prend au sérieux.

— Très bien.

— Ne dites pas ça comme ça.

Peter posa les mains sur ses genoux. Un de ses ongles était coupé trop court, la peau rouge au bord.

— Je veux que vous connaissiez un lieu avant de décider ce que vous en pensez.

Chad regarda les plantes sur la photographie. Parfois, après avoir consommé du cannabis, il avait l'impression que le jardin changeait d'échelle sans changer de taille. D'autres fois, il ne se passait rien, à part

la gorge sèche, la faim, une musique qui semblait nouvelle. Il ne savait jamais quelle expérience il cherchait jusqu'à ce que quelque chose manque.

— Parfois, je vois… commença-t-il.

Peter releva légèrement la tête.

Ce fut ce mouvement, l'attention immédiate, qui le fit continuer.

— Ce n'est pas voir. La plante, en bas, on dirait qu'elle est ici.

Il ouvrit la main sur sa cuisse. Le souvenir de la goutte sur la feuille lui était revenu avec une netteté joyeuse qui le gênait devant l'homme en costume.

Peter regarda la main.

Chad la referma.

— Laissez tomber.

— Vous n'avez pas besoin d'expliquer maintenant.

Le téléphone vibra de nouveau sur la table. Peter refusa l'appel. Chad lui en avait déjà donné plus qu'il ne le souhaitait ; le silence qui suivit semblait une manière d'attendre le reste.

— Vous allez continuer à poser des questions jusqu'à ce que je dise quelque chose qui vous serve ?

L'homme se leva, cette fois pour répondre à l'assistante qui avait frappé. Elle dit tout bas qu'on l'attendait depuis vingt minutes. Peter regarda l'heure.

— Je les rappelle.

— Il me faut une heure à leur donner.

Un instant, Chad vit l'agacement traverser son visage. Peter regarda de nouveau la table, les documents éparpillés, et dit qu'il appellerait à midi. L'assistante acquiesça et sortit.

En revenant, Peter laissa la porte entrouverte.

— Je veux que vous veniez vous entraîner. Pas seulement parler avec moi. Il y a des choses que vous pouvez apprendre à faire sans dépendre de ce que je vous raconte.

— Et qu'est-ce que vous y gagnez ?

— Vous avoir près de moi.

L'homme l'avait dit avant la réponse plus longue. Il sembla s'en apercevoir et ne le retira pas.

Chad resta à le regarder.

— Pourquoi ?

— J'ai appris qu'on se renseignait sur vous. Sur la fondation. Certains intérêts sont en jeu, et je ne veux pas qu'ils vous atteignent avant moi.

— De qui ?

Peter inspira. Chad reconnut la préparation du refus.

— Je ne vous donnerai pas de noms sans pouvoir montrer ce qu'ils ont fait.

— Alors vous arrivez le premier, et vous me dites seulement après de qui je dois avoir peur.

— Oui.

— Arrêtez d'être d'accord comme si ça réparait quelque chose.

Peter écarta la chaise assez fort pour faire du bruit. Il resta debout à côté et, pendant quelques secondes, parut ne pas savoir où mettre les mains.

— Vous avez raison d'être en colère, dit-il, puis il s'arrêta en voyant le visage de Chad. D'accord. Je ne le répéterai pas.

Du couloir vint le rire bref de l'assistante, adressé à quelqu'un d'autre.

Chad reprit la photographie de Michael.

— Si je ne veux pas de votre Ordre, je peux garder ça ?

— Oui.

— Je peux parler à Helga ?

— Bien sûr.

— Je peux revenir ici et poser des questions sur eux sans accepter de travailler pour vous ?

Peter posa les doigts sur le dossier de la chaise.

— Oui.

Chad voulait croire cette dernière réponse. Ce désir était pire que la menace diffuse de quelqu'un qui le cherchait. Depuis trois ans, il voyait le visage des gens changer quand il prononçait le nom de ses parents. Peter pouvait parler de Sandy attendant la dernière chaise, de Michael se plaignant d'un autre exemplaire. Il était vivant et savait des choses qui ne s'achevaient pas dans le crash.

— Je veux les références du voyage aujourd'hui.

— Je vous les enverrai.

— Je vérifierai avant de revenir.

— D'accord.

Il commença à ranger les papiers. Peter lui passa une chemise vide. Chad glissa les photos entre les plus grandes feuilles, aligna les coins avec plus de soin qu'il n'en aurait pris pour n'importe quel document du conseil.

— On travaille encore dans la serre ? demanda-t-il.

— Une partie du projet continue. Il a beaucoup changé.

— Mon père allait y faire quoi ?

— Demandez à Helga. Elle aimera mieux raconter que m'entendre raconter de travers.

Il y avait de la tendresse dans le regard que Peter posa sur la photographie avant que Chad la recouvre. Il voulut lui demander s'ils lui manquaient, tous les deux. La question était trop intime pour cette pièce ; trop intime après le mail, et pourtant elle lui resta derrière les dents tandis qu'il cherchait son téléphone et son portefeuille.

À la porte, Peter retint la feuille qui manquait de glisser hors de la chemise.

Leurs doigts se touchèrent un instant.

— Pourquoi vous avez l'air… commença Chad.

L'homme attendit.

— On dirait que vous me connaissez.

Peter lui rendit la feuille.

— Je suis votre vie depuis très longtemps.

— Ce n'est pas ce que je vous ai demandé.

Au loin, l'ascenseur signala son arrivée. Peter regarda dans la direction du bruit, puis revint à lui.

— J'aurais aimé entrer dans votre vie autrement.

— C'est vous qui avez choisi.

Chad sortit avant que l'homme acquiesce.

En descendant, il serra la chemise contre lui. Le badge provisoire accrocha sa poche. Il tira dessus avec impatience et se fit une petite marque rouge au doigt. Il devait le rendre à l'accueil ; il devait se rappeler à quel niveau il avait garé sa voiture. L'addition de ces choses simples faillit le faire rire.

Dehors, il traversa jusqu'à un café et s'assit face à la tour. Il demanda de l'eau, un sandwich et un endroit où charger son téléphone. Quand la serveuse apporta sa commande, il écarta vite la chemise pour qu'elle ne pose pas l'assiette dessus.

Irene avait envoyé le résultat de la réunion. La proposition avait été approuvée ; elle serait réexaminée au bout de six mois. Les équipes auraient accès aux copies, les visites ne seraient plus régulières, sa prise de position figurait toujours en annexe.

Chad lut tout. Il répondit qu'il avait bien reçu.

Puis il écrivit à Joana : Je suis sorti de la réunion. Je vais manger avant de rentrer. Je suis en état de conduire.

Il effaça la dernière phrase. Il écrivit seulement qu'il arriverait dans l'après-midi et envoya le message.

La réponse mit trois minutes à venir : D'accord.

Il mangea la moitié du sandwich. Le papier s'était déchiré, la sauce coulait par-dessous, et il n'avait pas envie d'arranger ça. Il ouvrit la chemise entre l'assiette et le mur.

Michael riait dans la serre.

Chad observa la chemise tachée, les manches retroussées à des hauteurs différentes, les épaules tendues sous le poids du plateau. Il rapprocha le visage, comme s'il pouvait entendre la personne qui se trouvait de l'autre côté de l'appareil. Son père ne savait pas qu'un jour cette matinée tiendrait dans un morceau de papier.

Une serveuse demanda si elle pouvait prendre l'assiette. Il acquiesça sans regarder.

Il ne se rendit compte qu'il avait encore faim qu'après son départ.

Il rangea la photo, sortit la carte de sa poche et appela l'institut.

Fin de l'extrait gratuit — Prologue, Chapitre 1 et Chapitre 2 de Green Veil : L'Héritage caché.

OÙ S'ARRÊTE L'EXTRAIT

Le Chapitre 3 commence ici.

Chad rangea la photo, sortit la carte de sa poche et appela l'institut. La voix qui répond au bout du fil ouvre toute la suite du roman.

ÊTRE AVERTI DÈS L'OUVERTURE DU LIVRE I

https://greenveil-zeta.vercel.app/?lang=fr#pedido

Laissez votre courriel ou votre @ Instagram sur la page officielle pour recevoir une alerte directe dès la mise en ligne complète.

Instagram @green_veil_universe · YouTube @GreenVeilUniverse · growxco@gmail.com